



GREC

OBJETS A L'USAGE DES FEMMES. — TOILETTE DU CORPS.

On ne saurait parler de la toilette des femmes grecques sans s'occuper des apprêts de cette toilette, c'est-à-dire des soins du corps. En dehors de l'usage journalier du bain, considéré par les anciens comme le moyen d'hygiène le plus approprié à leur organisation, les femmes avaient l'habitude de s'oindre le corps entier avec des parfums denses ou liquides, des pommades ou des huiles.

Cette hygiène cosmétique, difficile à concilier avec l'extrême propreté des Grecs, exigeait les plus grands soins. Quoique ce fût là l'objet d'une toilette secrète, s'effectuant en un endroit retiré de la maison, où l'époux lui-même n'était pas admis, « les Dieux ne pouvaient assister à cette partie de la toilette des Déesses » (Homère), il est indispensable d'en parler; car cette coutume du bain suivi de l'onction dura longtemps et entraînait dans l'attirail compliqué de cette toilette, appelée *mundus muliebris* par les Latins, dont Lucien a laissé une si élégante description dans son *Dialogue des amours*.

Le véritable apprêt de la toilette consistait en ablutions puisées dans la cuve sur pied, comme on la voit aux nos 1, 2 et 16; c'est dans ce bassin typique, d'une forme consacrée, où se versait l'eau pure, que se faisaient les mélanges procurant les eaux de senteur, et les liquides aux vertus ambrosiaques, électuaires plus ou moins puissants auxquels succédaient les onguents tirés de vases de toutes sortes, *alabastron*, *lecythus*, *phyale*, récipients d'albâtre, de métal, de porphyre, d'albâtre doré, etc., etc.

L'énumération fournie par Apollonius d'Hérophile, dans son *Traité des parfums*, cité par Athénée, montre que la cosmétique des Grecs était déjà fort étendue, que la fabrication s'en faisait sur des points très divers. On y trouve l'iris d'Élis ou de Cyzique; l'extrait de roses de Phasélis, de Naples et de Capoue; celui de safran de Soli en Cilicie et de Rhodes, l'essence de nard de Tarse, et l'extrait de feuilles de vigne provenant de l'île de Chypre et d'Adramyttium; le parfum de marjolaine et de pomme tiré de Cos; l'essence de Chypre, faite en Égypte; celles de Phénicie et de Sidon; le *panathenaïcon*, qui ne se fabriquait qu'à Athènes; l'onguent métopien, extrait d'amandes amères, dont les Égyptiens entendaient le mieux la préparation, etc., etc.

C'était, suivant Lucien, presque au sortir du lit et avant d'avoir été vues par personne, que les femmes procédaient à leur toilette secrète. Lorsque cette toilette était achevée, l'édifice de la chevelure était complet les yeux étaient agrandis par le kohl, la joue était enluminée par le vermillon, *pour obvier*, dit le même auteur, *à la pâleur, excessive de la peau*. Les pieds étaient chaussés, soit du fin et riche cothurne, étroitement ajusté, soit du soulier, ayant jusqu'à quatre semelles que l'on mettait pour paraître plus grande, soit de la sandale ou pantoufle à légère semelle d'un usage général dans l'intérieur de la maison. Les seins, que l'on voulait proéminents, étaient soutenus par le *mastodeton*, bandeau mamillaire. Quant à la ceinture placée sur la peau à la hauteur des hanches, et qu'Anacréon appelle *taenia*, elle était réservée aux jeunes filles.

Les figures 16, 1 et 2, 19 et 20, représentent trois des phases de cette toilette. La première, debout, lave elle-même sa chevelure pour en enlever la teinture ou la poudre de la veille : teinture en noir d'ébène, ou en couleurs mobiles, aux reflets changeants comme ceux du cou de la colombe, ou *azurée* comme les cieux et les ondes, ou blonde comme le miel de l'Attique ou de la Sicile, dit Apulée; ou bien poudre d'or, de blanc, de rouge; alliées dans tous les cas, teintures ou poudres, aux sourcils noirs naturels ou peints, car sans eux pour les femmes grecques il n'était point de beauté.

A part la coquetterie naturelle, une des raisons originelles des soins prodigués à la chevelure provenait de l'opinion très répandue chez les anciens que dans les cheveux il y avait une espèce de sort; qu'ils étaient une force atteignant parfois au pouvoir magique. Il suffit de rappeler l'histoire de Samson. Les juges faisaient couper les cheveux aux magiciennes. On en usa de même avec les martyrs chrétiens pour leur retirer le pouvoir de faire des miracles. Les Grecs estimaient la chevelure de leurs épouses au point de jurer par elle; chez eux, une tresse de cheveux donnée pour gage d'amour et de fidélité par la femme aimée était gardée jusqu'à la mort. Seules les vieilles femmes renfermaient leurs cheveux pour se montrer en public; aussi les maris jaloux coupaient-ils la chevelure de leurs femmes afin de les empêcher de sortir de la maison. A Athènes, un certain nombre de courtisanes ne conservaient pas la leur et leurs cheveux étaient même coupés très courts; mais c'était pour faciliter l'emploi des chevelures postiches en les variant; comme l'usage s'en établit en Europe pendant les deux derniers siècles.

Les Grecques qui, sauf dans l'affliction, conservaient leur chevelure, aimaient à la faire valoir, à s'en parer, et lui consacraient de minutieux soins : « Elles y épuisaient leur savoir, dit Lucien, rendant leur cheveux aussi brillants que le soleil dans son midi, les teignant comme de la laine, employant pour les parfumer toutes les odeurs de l'Arabie. » Parmi les moyens dont on usait pour se procurer le faux blond, le plus usité du temps de cet auteur, était de laver les cheveux avec de l'eau de lessive; on les frottait ensuite avec une espèce de pommade faite avec des fleurs jaunes, puis on les faisait sécher. Les nombreuses statuettes antiques du musée rétrospectif de l'Exposition universelle de 1878, dont une bonne partie conserve des traces de coloration, témoignent que c'est le rouge saturnin qui était habituellement préféré, pour la couleur factice imprimée aux cheveux féminins.



G R E E C E

G R E E C E

G R I E C H E N L A N D



IMP. FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

Massias et Vallet lith.

Les n^{os} 1 et 2 offrent l'exemple de la toilette au moment où les cheveux asséchés, rendus à leur ondulation naturelle, sont prêts pour la frisure au fer chaud. La servante ajoute à l'eau d'ablution un nouvel électuaire, tandis que la dame dont le bras droit est orné de stigmates gravés ou peints tient à la main un objet qui est, ou un miroir convexe, ou un morceau de cette composition argileuse, le *sapo*, dont on se frottait le corps et qui remplaçait le savon, d'invention gauloise ignorée des Grecs, ou, ce que ce nom indique plutôt, une de ces compositions compactes avec lesquelles on donne du lustre aux cheveux « pour en faire jaillir de brillants reflets, lorsque leurs tresses sont opposées aux rayons du soleil » (Apulée). Le *diapasma*, la poudre fine dont on se frottait le corps comme d'un parfum, au dire de Pline et de Martial, est figuré ici par les herbes et les baies de fleurs avec lesquelles on le faisait.

Le groupe n^{os} 19 et 20 représente l'ablution huileuse qui suivait l'édification de la coiffure.

On prenait ensuite l'habillement du jour, conservant à peu près la même forme que celui des temps héroïques. Le luxe et la richesse des vêtements devinrent surtout sensibles après le contact avec l'Asie à la suite de l'invasion de Xerxès. Quant aux tissus fins et légers, tissus transparents auxquels, dit Lucien, on donne vainement le nom de vêtement, et que l'on n'emploie que pour ne pas paraître nue, quoiqu'ils fussent usités en Égypte bien antérieurement, et connus des Grecs depuis longtemps, ce ne fut qu'à la suite du relâchement des mœurs que l'on en vit s'étendre l'usage pour les tuniques. C'est à Athènes, sous l'influence de Périclès et d'Aspasie, et aussi à Syracuse, son émule, que se fit sentir d'abord ce relâchement de mœurs, dont les Spartiates eux-mêmes furent atteint après la prise d'Athènes. Ces tissus légers semblent surtout avoir été affectés auparavant aux pièces supplémentaires du costume, aux voiles, dont on se couvrait la tête, aux écharpes que l'on nouait sur la poitrine, et dont, profitant de leur souplesse, on entortillait quelquefois ses cheveux, ou qui servaient aussi, coutume familière aux Grecques de bonnes mœurs, à se couvrir le visage. Ces pièces détachées n'étaient pas toujours d'étoffe légère. Le voile était parfois de lin cru, semblable au linge avec lequel les gens riches essuyaient leurs mains, d'où vint le nom de ce voile, dit Mongez, *essuie-main*, en grec. Le voile, de forme rectangulaire, était généralement blanc. Clément d'Alexandrie dit que de son temps les femmes avaient coutume de le porter couleur de pourpre. Parmi nos exemples, aux n^{os} 3 et 4 se trouve la large bandelette ou voile flottant, le *krêdemnon*, offert par la servante à sa maîtresse qui retire son bonnet pour s'en affubler.

Les autres bandelettes, n^{os} 9, 11, 12, 13 et 22, ainsi que celle offerte par la servante, n^o 18 sont de celles qui se mettaient par-dessus les vêtements ou dans la coiffure. Il en y avait de trois sortes pour l'habit : le *strophion*, différent du diadème, était, selon Isidore, une ceinture d'or garnie de pierreries, mise au-dessous des mamelles ; la *zona* large et plate, était la ceinture du ventre ; enfin, il y avait aussi une ceinture qui se mettait sous les aisselles, passant par-dessus l'épaule, d'un usage moins fréquent, que Pollux appelle l'*anamaskhalister*. Comme on peut le remarquer à la fig. 17, la tunique formant jupe était liée en dessous par des cordons à la hauteur de la taille. La ceinture principale ne se serrait donc pas, et cela explique l'usage qu'en faisaient les femmes grecques auxquelles ces ceintures servaient de poches. C'est là, en effet, que l'on enserrait les choses, intimes, les tablettes, les missives, les souvenirs, etc.

Le miroir et la cassette à bijoux tiennent le premier rang parmi les autres objets. Il y avait des miroirs planes, il y en avait de concaves, de circulaires et d'elliptiques. Les plus anciens furent en cuivre ; nous en parlerons ailleurs. Faisons seulement remarquer ici que les n^{os} 4, 5 et 21 montrent que les miroirs à main étaient souvent conçus non seulement pour être suspendus, mais aussi pour pivoter sur deux axes, comme on le pratique encore sur nos tables de toilette. Quant à la *pyxis*, la petite boîte en buis, servant originairement d'écrin pour les bijoux, et qui conserva ce nom lorsqu'on la fit en bois précieux, en ivoire, etc., et même en or et en argent ciselé, elle était ordinairement en carré long, avec un couvercle ouvrant dans le sens de la longueur, et pourvue parfois d'une attache servant à la porter (voir n^o 21).

L'éventail, le *flabellum* des dames grecques et romaines, n^{os} 6, 7, 8, 10, 14, 15 et 23, ne se fermait pas ; il était raide et pourvu d'un manche plus ou moins long, selon qu'il était destiné à l'usage personnel, ou destiné à éventer une autre personne. On le faisait souvent de plumes de paon disposées en dessin rayonnant, peintes de brillantes couleurs ; certains affectaient la forme légèrement capricieuse de la feuille du lotus, et d'autres contenaient peut-être à leur centre un petit miroir, comme semble l'indiquer le n^o 23. L'*umbella*, le parasol, s'ouvrait et se fermait comme les nôtres. Il était formé d'une pièce ronde tendue sur un certain nombre de baguettes convergentes. Une esclave le tenait ordinairement au-dessus de la tête de sa maîtresse. Ainsi porté, c'était un signe de distinction, une enseigne d'honneur, ayant aussi un caractère hiératique. Il a été le principal ornement du trône des rois de Perse, et son usage subsiste encore en Chine, aux Indes, au Maroc ; on y peut voir aussi l'origine des dais de nos rois ou de nos évêques.

Une des fêtes traditionnelles de la Grèce, la fête renommée des parasols, qui se célébrait en l'honneur de Minerve, avait lieu au mois de *chiroforion*, appelé ainsi du nom même de l'instrument. Les jeunes filles, dans les Panathénées, portaient des parasols. On les faisait de diverses étoffes ; Apulée parle du parasol de soie. Quant à celui que tient en main notre figure 17, il indique que la toilette à laquelle il est procédé est une toilette de jour, et non de nuit.

(Documents provenant des peintures de vases antiques publiés par Willemijn dans son bel ouvrage :
Costumes des peuples de l'antiquité.)

